



Chapitre 1

Un secret

Aussi loin que je m'en souviens, nous formions une famille heureuse. J'ai passé les premières années de ma vie à Nilvange, au cœur du département de la Moselle et de la vallée de Fensch, haut lieu de la sidérurgie à l'époque de mon enfance. Nous occupions un logement dans une cité ouvrière, très exactement au 38 rue de la Moselle. Dans notre quartier, toutes les maisons étaient composées de quatre appartements ayant chacun une entrée personnelle. Aujourd'hui encore, on peut apercevoir ces pavillons identiques. J'y ai vécu une petite enfance heureuse auprès de mes parents, Marcel et Agnès, et de mon frère, André, de 7 ans mon aîné. Nous habitions au rez-de-chaussée et disposions d'un espace de verdure. Pour ma plus grande joie, mon père m'avait installé un panier de basket. Chaque année, je partais, en juillet, en colonie de vacances et en août, dans les Vosges en famille. J'étais un enfant gâté.

Mon père travaillait dans la sidérurgie en tant qu'ajusteur à Hayange et ma mère exerçait le métier d'assistante maternelle tout en vaquant à ses occupations ménagères et en assurant notre bien-être. Mes grands-parents paternels habitaient également à Nilvange, ainsi qu'une partie des sept frères et sœurs de mon père auxquels se rajoutaient mes nombreux cousins et cousines. Tous les jours, après l'école et les week-ends, nous jouions tous ensemble. Nous formions une grande famille fusionnelle. Nous nous côtoyions fréquemment et vivions, en quelque sorte, les uns avec les autres.

Pour les vacances d'été, mes parents louaient une maison au cœur du parc naturel des Ballons des Vosges, près de Liézey, à une vingtaine de kilomètres de Gérardmer. Notre lieu de vacances juché sur une colline, à 1 200 mètres d'altitude, mon frère André et moi l'avions surnommé « le chalet ». Liézey avait tout le charme des villages de moyenne montagne avec son paysage ouvert sur les forêts et sur la rivière. Le hameau se dissimulait dans un enchevêtrement d'arbres et de feuillage. Le cadre était magnifique. Chacun s'adonnait à son activité préférée, pêche, balade, farniente. Petits et grands, nous apprécions ce lieu. Année après année, nous nous évadions et vivions au grand air. Les journées n'étaient qu'un éclat de lumière où il n'y avait de place que pour le bonheur. Séduits par cette nature sauvage, nous y allions de plus en plus souvent, en hiver ou dès qu'un week-end prolongé se profilait. En août, nous avions l'habitude d'y passer trois semaines et pour clôturer les vacances, mes parents invitaient toujours un membre de la famille, un oncle ou une tante du côté paternel. Avec leurs enfants, ils nous rejoignaient pendant quelques jours, tel un

rituel. La plupart du temps, c'était ma marraine, une des sœurs de mon père, qui s'installait avec nous. Ses enfants, Franck et Fabrice, avaient pratiquement mon âge ; on vivait et jouait ensemble, c'était des vacances de rêve. Avec Franck, on s'appréciait beaucoup même si on se chamaillait souvent. Toujours à l'affût l'un de l'autre, nous formions un duo complice.

Rien n'aurait dû troubler mon enfance. Et pourtant, en août 1978, j'avais alors 12 ans, au cours d'une soirée d'été, une simple parole de ma maman, entendue à la dérobée, est venue bouleverser mon existence. Je n'oublierai jamais...

Ce jour-là, dans les Vosges, ma marraine, mon oncle et mes parents étaient assis autour de la table du salon pour la veillée, tandis que nous, les enfants, jouions à l'étage, puis vint l'heure de dormir, mes cousins s'assoupirent. Curieux, j'avais pour mauvaise habitude de me faufiler discrètement afin d'écouter les discussions des adultes, surtout lorsque ceux-ci étaient étrangers au cocon familial. Si on me découvrait, je prétextais un besoin pressant d'aller aux toilettes. Rusé, je m'en sortais toujours bien... Mais ce soir-là, j'ai ressenti une envie à satisfaire dans les plus brefs délais. L'échelle de meunier desservant l'étage, était très raide et me faisait peur ; pour cette raison, je descendais assis sur les fesses. De cette façon, aucun bruit suspect ne pouvait éveiller l'attention des adultes. Je me suis arrêté à la quatrième marche de l'escalier. Personne n'avait soupçonné ma présence. Juché sur mon perchoir, je percevais aisément le fil des échanges entre ma mère et ma marraine à propos de ma mauvaise dentition. Il faut savoir que pour pallier mes gros

problèmes, après l'école, je filais fréquemment chez le dentiste, et ce dès mon plus jeune âge. Maman était-elle inquiète à mon sujet ? Du haut de mon poste de guet improvisé, je l'entendis dire à ma marraine :

— De toute manière, je suis sûre que c'est un manque de calcium de sa maman !

Cette phrase, prononcée distinctement par ma mère, cherchant à connaître les causes de mes complications dentaires, résonne encore parfaitement à mes oreilles... Pourquoi parle-t-elle du manque de calcium de ma maman, alors que c'est elle ma mère ? Intrigué par ces propos, je descendis les quelques marches restantes tout en faisant du bruit, marquant ainsi ma présence. Un silence assourdissant fit alors place au bavardage. Je ressentis comme un malaise. Personne ne me demanda de justifier ma présence... Plus aucune parole... À ma sortie des toilettes, un semblant de dialogue reprit ; des mots sans aucune importance, des paroles prononcées sur un ton monocorde ayant, j'en étais certain, pour unique but de briser la glace. Déconcerté, je suis allé me coucher. Trop perturbé, je ne suis pas parvenu à trouver le sommeil. Intérieurement, de manière obsessionnelle, je me suis répété cette phrase pour essayer de mieux la comprendre. Non, ce n'était pas possible, j'ai mal saisi ! Je réfléchis... Et puis là, brusquement, tout m'est revenu en mémoire...

Deux ans auparavant, j'avais alors 10 ans, Franck et moi jouions dans l'escalier reliant la rue principale de la commune avec la rue de la Moselle où nous habitions. La cascade de marches nous tenait lieu de terrain de jeu. Nous nous amusions

à faire des roulades autour des rambardes métalliques. À un moment donné, j'en avais réalisé une dizaine alors que mon cousin n'en avait fait que huit. Bien entendu, on s'est chamaillé, des mots pleins d'aigreur ont fusé de part et d'autre, et là, mon cousin à bout d'arguments m'a lancé en pleine figure :

— Ouais, tu n'as qu'à aller pleurer chez ta mère et puis ce n'est même pas ta mère !

En larmes et profondément blessé par les paroles de mon cousin, je suis immédiatement rentré chez moi. J'ai expliqué à ma mère notre querelle. Elle m'a immédiatement rassuré :

— Écoute, tu sais, quand on est petit, il faut savoir que dans les disputes, on dit des choses qui ne sont pas bien, mais j'irai voir ta marraine, j'irai lui en parler, ne t'inquiète pas !

Avec douceur, maman avait su m'apaiser, et à cette époque, j'avais pris cette altercation pour de la simple méchanceté. D'ailleurs, après quelques jours, Franck et moi sommes redevenus les meilleurs amis.

Mais ce soir-là dans les Vosges, étendu dans mon lit, le doute s'est installé. Pourquoi mon cousin m'avait-il laissé entendre cela ? Si mes souvenirs étaient exacts, il ne me l'avait pas dit si durement, il savait très bien à quoi il faisait allusion, j'en avais acquis l'intime conviction. Et puis maintenant, ma mère qui parle d'une autre mère... Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Mes parents sont-ils réellement mes parents ? Le doute, comme un poison lent, était en train d'envahir mon esprit. Je me suis

soudainement mis à remettre en question tout ce qui m'entourait. Mon frère et moi ne portions pas le même nom de famille. Je savais depuis toujours qu'il n'y avait pas de lien de parenté entre nous. Tout le monde était au courant et d'ailleurs, de temps à autre, il rendait visite à sa maman. Rien d'officiel, juste un arrangement familial, le temps que cette dernière reprenne le contrôle de sa vie après le décès de son mari. Pourtant mon entourage disait que je ressemblais à mon frère. Le simple fait d'avoir été élevé ensemble, pouvait-il expliquer que nous partagions des tics de langage, une attitude similaire ou une façon d'être analogue. Mais si André n'était pas mon frère, étais-je bien moi-même l'enfant de mes parents ? Subitement, tout me paraissait suspect. Je me revis au moment de la réunion parents-profs de mon année de sixième. Assis sur une chaise dans le couloir, je m'amusais à trouver une ressemblance entre mes copains et leurs parents. Mais moi, qu'avais-je de commun avec mon père et ma mère ? À douze ans, j'étais déjà plus grand qu'eux et j'avais un gabarit complètement différent. Mon esprit s'agitait. Tout passait et repassait dans ma tête sans y trouver le moindre sens. J'avais dû mal comprendre... Elle s'était certainement trompée ou mal exprimée ! Après avoir pris la décision d'élucider sans délai cet imbroglio, je m'endormis après deux heures de torture mentale.

Le lendemain matin, au moment du petit-déjeuner, je pris la ferme résolution de tirer cette sombre affaire au clair. Lorsque je suis descendu avec mes cousins, mes parents et mon frère étaient déjà à table. Quant à ma marraine, elle venait récupérer le pot en aluminium pour aller chercher le lait à la ferme se trouvant à proximité. Le chalet était composé de trois appartements, mais

mes cousins avaient pris l'habitude de dormir avec moi. Comme à leur habitude, ils regagnèrent le logement de leurs parents pour y prendre leur petit-déjeuner. À table, je me suis retrouvé avec mon papa à droite, mon frère à gauche et ma maman en face de moi. L'atmosphère était, je m'en souviens parfaitement, lourde, comme crispée. Je ressentais une gêne, une inquiétude. Comme à l'accoutumée, ma mère déposa sur la table une boule de pain de campagne qu'elle achetait à la boulangerie. Il était cuit au feu de bois et habituellement, je le mangeais avec gourmandise. Elle commença à couper mes tranches et puis elle se rendit compte que quelque chose n'allait pas... Pas de beurre, pas de confiture, je ne prenais que des miettes de pain. À un moment donné, je dis d'un ton sec :

- Il faut que je vous pose une question par rapport à ce que j'ai entendu hier au soir. Ça veut dire quoi ce que tu as dit à ma marraine ?
- Ben, qu'est-ce que tu as entendu hier soir ?
- J'ai entendu que tu faisais allusion à une autre personne, à une autre mère qui avait des problèmes de calcium !
- Ah non non, je me suis mal exprimée...

Les paroles de ma mère résonnèrent étrangement dans mon cerveau. Je compris instantanément qu'elle me mentait. Elle tentait de reprendre le contrôle de la situation, mais ses réponses évasives sonnaient faux à mes oreilles. Elle se perdait dans ses justifications, il n'y avait aucune assurance dans ses propos. Malgré tous les efforts qu'elle déploya, elle n'est pas parvenue à me rassurer comme elle avait si bien su le faire deux ans auparavant. Décontenancé, mon père, muré dans le silence, ne

détachait pas son regard de son bol de café. Quant à André, frustré, il s'est levé et a quitté la table. Je crois bien qu'il avait les yeux embués de larmes. J'ai continué de discuter avec ma mère, mais là, j'ai clairement ressenti dans son attitude, dans son langage corporel, comme on dit aujourd'hui, une envie de fuir le sujet, d'occulter la vérité. À cet instant précis, j'ai su avec certitude que Marcel et Agnès Florsch n'étaient pas mes véritables parents.